

(15 centimes dans les départements et dans les gares de chemins de fer.)

LA  
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77. et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Constantin établit le siège de l'empire à Constantinople. (Page 399, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le bal d'enfants; l'araignée. —  
VARIÉTÉS : Fondation de Constantinople; Le lac de Genève;  
le renard et le corbeau, fable.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

## LE BAL D'ENFANTS.

LE RENARD ET LE CORBEAU.

## I

« Votre Altesse veut-elle jouer avec moi ? »

— Eh ! non, tu m'ennuies.

— Bien répondu, Wilhelm, s'écria Frank; ce Manfred est insupportable, avec ses révérences; ne dirait-on pas que nous sommes en grande cérémonie ?

— Dieu merci non, reprit vivement le petit prince, que l'un de ses deux compagnons avait gratifié du titre d'altesse et que l'autre avait appelé tout simplement Wilhelm. Est-ce assez désagréable d'être grand-duc ! et comme je plains papa !... Toute la journée il faut qu'il garde de grands airs et de grandes manières; il y a toujours plusieurs personnes qui le tourmentent pour obtenir quelque chose qu'il ne peut pas accorder.... Le pire de tout, c'est qu'il lui est presque impossible de se reposer, de rester dans sa robe de chambre et ses pantoufles. Moi, du moins, de temps en temps, je peux jouer tranquillement et me salir les mains sans qu'on me gronde.... Certainement, j'aime bien à envoyer des baisers à tout le monde quand je sors en voiture avec maman, mais, à la fin, cela me casse le bras.

— C'est égal, c'est joli d'être prince, » interrompit le compagnon trop respectueux qui se nommait Manfred.

Il était fils d'un des ministres d'un grand-duc qui régnait dans une province d'Allemagne. Quant à Wilhelm, je vous présente à lui comme au fils de ce grand-duc. Le troisième interlocuteur de ce petit trio, Frank, était fils du savant médecin de la cour.

Franck se montrait aussi oublieux de l'étiquette que Manfred en faisait abus, même aux heures où leur petit comité autorisait la liberté inévitable dans les relations du jeu. Ces jeunes personnages avaient le même âge, onze ans. Quand les occupations instructives étaient terminées, hors des heures de représentation si pénibles pour de pauvres enfants, il était permis au petit prince et à ses deux amis de faire de bonnes parties dans le jardin réservé du palais. Ces jeux demeuraient bien en quelque sorte sous la surveillance de M. de Kuremberg, le gouverneur, qui ne quittait jamais Wilhelm; mais il se promenait à distance, un livre à la main, jetant par intervalles un regard vers les enfants, ou ramenant jusqu'àuprès d'eux sa lecture pour saisir en passant quelques mots de leur conversation qui lui permirent d'étudier leurs relations, d'en tirer quelque moralité au besoin. Le précepteur avait remarqué dans les camarades du jeune prince des dispositions contraires; chez l'un la servilité, chez l'autre le manque de respect. Toutes deux avaient leur inconvénient, mais la première était la plus dangereuse. Il avait laissé la double liaison s'établir, attendant sagement que les circonstances appuyassent ses leçons.

« Prince, dit Manfred, voulez-vous que je coure après vous ? »

— Oui.... et Frank courra après moi. »

Et voilà nos trois enfants s'envolant à travers les longues allées, tandis que le précepteur les regardait au loin par-dessus ses lunettes. Wilhelm courait mal; Manfred faisait semblant de ne pouvoir l'atteindre. Quant à Frank, parti plus tard que les deux autres, il y allait franc jeu; aussi il bouscula Manfred et vint renverser le petit prince, sur lequel il tomba lourdement. Wilhelm avait fait un cri et ne s'était pas relevé. Frank fut aussitôt sur pied, s'empressant auprès de lui.

« Ah ! pauvre Wilhelm ! s'écria-t-il, est-ce que je t'ai fait bien mal ? »

— Je ne sais pas trop, mais je saigne, et j'ai, bien sûr, le genou et le coude écorchés. »

Frank, tout consterné de l'accident, soulevait le petit prince dans ses bras quand Manfred et le précepteur les rejoignirent.

« Tu es un brutal ! cria au fils du médecin le jeune courtisan en herbe.... Votre Altesse ne devrait jamais jouer avec lui.... Du sang ! au moins ce n'est pas moi qui vous ai fait tomber. »

Frank ne répondit rien, occupé qu'il était à étancher avec son mouchoir les gouttes de sang qui coulaient du nez du petit prince; ensuite il releva le pantalon pour regarder le genou, le mouilla un peu de sa salive, puis retroussa la manche pour examiner le coude, qui n'était que légèrement effleuré. Le précepteur regardait en silence.

« Bah ! ce ne sera rien, dit Frank. N'est-ce pas, monsieur de Kuremberg ? »

Ce dernier hocha la tête.

« Il appelle cela rien, ce brutal ! s'écria Manfred. Et si tu l'avais tué ? ton affaire aurait été bonne. »

— Mais je ne suis pas tué, dit le jeune prince avec douceur; seulement, maintenant que je ne saigne plus, laissez-moi voir comment je marche.

— Prince, vous boitez ! s'écria Manfred avec une espèce de triomphe. Qu'est-ce qu'on va dire au palais ! »

Le précepteur intervint.

« Souffrez-vous ? dit-il à Wilhelm. »

— Oh ! presque pas, et je voudrais bien marcher droit pour que Frank ne fût pas grondé par son père. Ce n'est pas sa faute; je courais mieux que Manfred, mais il paraît que Frank a couru plus fort que moi.

— Vous courez plus vite que nous tous, s'empressa de dire le flatteur, et si vous n'aviez pas fait un faux pas, Frank, avec ses longues jambes, ne vous aurait jamais attrapé. »

Tout écloppé qu'il était, le petit prince ne fut pas insensible à ce compliment, et, pour rentrer au palais, il s'appuya sur le bras de Manfred.

Malgré les efforts généreux de Wilhelm, le fils du médecin fut réprimandé pour sa maladresse, ce qui le rendit un peu boudeur. Il se tint à distance de la jeune altesse, qui, pendant quelques jours, jusqu'à ce que ses écorchures fussent cicatrisées, ne mit pas les pieds au jardin. Manfred, au contraire, ne quitta guère le petit prince. Il l'accabla de ses attentions pour des blessures qui n'existaient plus, de ses plaintes pour des douleurs qui n'avaient jamais existé. Enfin, il s'empara si bien de lui et mit tellement en jeu son amour-propre, que Wilhelm se crut définitivement le héros d'un événement.



## II

Pour consoler son fils d'être resté ainsi plusieurs jours enfermé, la grande-duchesse lui donna le choix de l'amusement qui lui serait le plus agréable. Wilhelm demanda à réfléchir et prit conseil de son favori du moment.

« Ce qui amusera Votre Altesse amusera tout le monde, dit Manfred; mais je crois qu'elle prendrait le plus grand plaisir au divertissement à la mode à Paris, et que l'on appelle un bal d'enfants; nous serions déguisés et même masqués, pour que ce fût plus drôle. »

Wilhelm goûta très-fort cette idée. La grande-duchesse donna son consentement, et tous les enfants des personnes attachées à la cour furent conviés, pour le prochain dimanche, à une réunion *a giorno*, mais à volets fermés, à éclairage de bougies. Cette bonne nouvelle transporta de joie tous ces enfants. Les costumiers se mirent à l'œuvre. C'était à qui imaginerait quelque chose de plus neuf, de plus comique, de plus élégant, de plus riche. Wilhelm, qui venait de lire la *Lampe merveilleuse*, demanda à être vêtu d'un des costumes du fameux Aladin. Son désir fut exaucé, et on lui apporta, entre autres jolis détails du vêtement oriental, une ravissante petite lampe d'argent qui pendait à sa ceinture par une chaînette du même métal.

Un machiniste et un décorateur furent appelés; ils se chargèrent d'opérer diverses métamorphoses et des mises en scène à surprises. Le petit prince était enchanté. Manfred triomphait. Mais le ministre, son père, lui préparait une grande déception.

« Il faut, lui dit-il, réserver les honneurs de la fête à l'héritier présomptif. Toi qui ne dois pas le quitter un instant, tu seras chargé de faire valoir la beauté de son costume par la simplicité ou plutôt par la laideur du tien. »

Cet arrangement n'était nullement du goût du petit bonhomme. Il voulait bien se montrer empressé, câlin, flatteur envers son illustre ami, mais c'était seulement dans l'espoir d'y trouver son profit.

Cependant le père, poursuivant son idée, fit confectionner pour son fils un costume de paille en toile à carreaux; c'était vilain au possible. Le petit garçon sournois se gratta l'oreille et se mit à réfléchir. Résister ouvertement à l'ordre de son père, il n'y fallait pas penser...

Voici ce qu'il imagina.

Quand il se trouva de nouveau dans la compagnie du petit prince, il lui tint à peu près ce langage :

« Votre Altesse est le plus beau d'entre nous tous. »

— Je ne sais pas trop... répondit Wilhelm modestement; il me semble que le petit Fritz et le grand Joan sont bien mieux que moi.

— Oh non! Regardez-vous donc dans la glace....

— J'ai les yeux petits....

— Est-ce que les grands yeux sont beaux?

— Ma bouche est un peu trop grande.

— Qui est-ce qui aime les petites bouches?

— Par exemple, mon nez n'est pas mal.

— Il est admirable!

— Mon précepteur dit que la beauté est insignifiante chez un homme.

— Votre Altesse a toutes les qualités, et c'est pourquoi tout le monde l'admire et l'aime.... Tenez, il y a des gens qui pourraient croire que votre succès le jour

du bal tiendra au beau costume que vous allez avoir; eh bien! moi, je parie que sous le déguisement le plus simple, aussi bien masqué que possible, on reconnaîtrait toujours notre prince chéri si beau, si élégant, si spirituel et dansant à merveille.

— Tu crois qu'on ne s'y tromperait pas?

— Impossible! Y a-t-il à la cour un seul garçon qui puisse vous être comparé pour la tournure, la marche, et l'air surtout... un air de grand-duc, c'est tout dire. Hélas! nous autres, nous avons besoin de beaux habits pour nous faire valoir; vous, c'est inutile. Quand vous seriez vêtu comme un mendiant, on devinerait encore le prince. »

Wilhelm souriait complaisamment à ces éloges.

« Tu es peut-être le seul qui aies de telles idées sur moi. »

— Voulez-vous vous assurer que j'ai raison et que tout le monde pense de même?

— Comment cela?

— C'est bien simple. J'avais choisi un costume très-ordinaire et avec lequel je pusse danser tout à mon aise. Faisons un échange; je serai Aladin et vous Paillassé. »

Le petit prince hésita un moment.... Son déguisement était si beau! Manfred insista :

« Personne ne sait quel sera votre déguisement et quel sera le mien. Eh bien! vous verrez que même sous le masque vous aurez tous les honneurs, et l'on me laissera de côté malgré mon brillant costume pour ne regarder que vous. »

— Allons, j'y consens.

— Il faudra que Son Altesse la grande-duchesse ne soit pas avertie de notre échange.

— Soit; il n'y aura dans le secret que mon valet de chambre, et, une fois masqués, on nous prendra d'abord l'un pour l'autre, cela n'en sera que plus amusant. »

Il fut convenu que Manfred viendrait s'habiller dans une chambre voisine de celle du prince.

## III

Le jour tant désiré arriva enfin. Le salon de réception était garni de fauteuils et de banquettes de petite dimension; l'orchestre, placé à l'extrémité, se composait de musiciens dont le chef avait douze ans. A midi, une foule d'enfants masqués s'élança dans la pièce où la grande horloge était déguisée aussi, puisqu'à la lueur des bougies elle semblait marquer minuit. Ah! quels bons éclats de rire et quelles exclamations joyeuses! Un petit paysan à perruque rouge donnait le bras à une Diane chasserresse de cinq ans, très-occupée de son carquois. Un Burgrave de deux pieds six pouces demandait tout d'abord à danser en rond. Des Pierrots noirs, des Pierrots blancs, des Pierrettes roses, couraient après les sonnettes d'une Folie, enchantée du bruit qu'elle faisait. Un nègre donnait le bras à une reine de Saba.... La fête commençait à peine, et l'on ne s'entendait déjà plus.

La musique entonna l'air d'un quadrille, et avec l'aide d'un des commissaires du bal, vêtus en grand costume noir, ornés de grosses chaînes au cou, et choisis parmi les plus jeunes étudiants, la contredanse se forma composée des personnages des contes des fées. Cendrillon dansait en face du petit Poucet; le Chat botté donnait la main au petit Chaperon rouge, et



l'Ogre, âgé de six ans, ayant des dents énormes qui sortaient de sa bouche et un effroyable nez en carton, chassait croisé agréablement avec la sœur Anne. Le loup seul n'avait jamais pu trouver de danseuse de bonne volonté, et il commençait à pleurer, lorsqu'une maman bienveillante (il s'en était glissé là quelques-unes) le prit sous sa protection, et le promena en le tenant par la patte :

« Où donc est le prince ? se demandait-on tout bas.

— Il va venir, dit un des commissaires, ce sera à vous à le reconnaître. »

La contredanse finie au milieu de rires et de gambades incroyables, trois masques se présentèrent à la porte du salon : Aladin, un vilain Paillasse et un superbe ours blanc. Le brillant costume d'Aladin excita l'admiration générale ; on se moqua de Paillasse, et l'ours fit crier toutes les petites filles et même quelques garçonnetts un peu poltrons ; cette pauvre bête, pour être bien accueillie, fut forcée de venir faire la belle, d'envoyer des baisers à la société, et même de se laisser attacher un ruban rose au cou par une toute petite bergère intrépide montée sur un tabouret.... Il fallait atteindre à la tête de cet ours assez savant pour marcher sur ses pattes de derrière. Les enfants, prévenus de l'entrée du prince et dirigés par les mamans, tournèrent leurs regards vers le bel Aladin. Une jolie Chinoise alla l'inviter pour une polka. Il y déploya beaucoup de grâces qui furent applaudies. On avait fait cercle autour des deux polkeurs. L'ours blanc voulut suivre leur exemple en s'emparant d'une Circassienne placée à sa portée, mais il fut bientôt forcé de s'arrêter.... sa fourrure lui tenait trop chaud. C'était un ours à tondre.

Le Paillasse, depuis son arrivée, paraissait gêné et attristé des regards dédaigneux qu'on lui adressait. Il se décida pourtant à aller très-poliment inviter la reine de Saba, mais elle le repoussa en lui criant qu'il la salissait. Il ne fut pas plus heureux auprès de Cendrillon. Une troisième tentative auprès de Chaperon rouge fut la dernière pour le misérable Paillasse, car elle lui jeta son petit bonnet à la tête. Une maman s'approcha du pauvre proscrit.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, vous auriez dû choisir un plus joli déguisement. »

Wilhelm, car c'était bien lui, ne répondit rien. Il avait le cœur gros, faisait toutes sortes de réflexions, et regardait de côté ce joli costume dont il s'était défait volontairement, et qui avait tous les honneurs de la fête.

Aladin vint se rasseoir ; il fit un geste de commandement pour que chacun en fit autant ; on obéit. Alors il prit la petite lampe d'argent qui pendait à sa ceinture et la frotta doucement. Du plafond, qui figurait un treillage garni de feuilles et de fleurs, il tomba une pluie de bonbons de tous les genres. Les enfants poussèrent des cris de joie, les ramassèrent à l'envi, et un vivat bruyant en l'honneur d'Aladin s'éleva de tous les côtés du salon.

La grande-duchesse, assise sur une ottomane à l'extrémité du salon, jouissait du coup d'œil de la petite soirée folle, tout en surveillant les ordres donnés par les commissaires. Elle craignait que les enfants ne se fatiguassent trop ; elle fit dire à Aladin de chanter une cantate guerrière fort à la mode alors, et que le jeune prince disait bien.

« C'est étonnant, murmurait-elle à l'oreille d'une de ses dames d'honneur, ce soir, je ne reconnais pas mon fils. Ce costume est pourtant joli, il lui va mal. Je lui trouve un air gêné qui ne lui est pas habituel.... Il me semble même qu'il est ce soir plus petit qu'à l'ordinaire. »

— La cause de cela est ce masque de satin blanc que Votre Altesse a voulu que prissent tous les petits garçons. Il change le prince, même à vos yeux. »

Le chef d'orchestre s'étant mis au piano,

Manfred, enchanté de son propre personnage, vint se placer près de lui et entonna assez hardiment la cantate.

« Mon fils est donc enrôlé ce soir, dit la grande-duchesse ; je ne reconnais point sa voix.

— C'est la chaleur, » dirent les dames.

Mais les enfants ne s'en inquiétèrent pas, et comme il était reconnu que le prince chantait très-bien, ils applaudirent beaucoup ; et une charmante petite Flore ôta de dessus ses cheveux une couronne de fleurs naturelles et alla la déposer entre les mains d'Aladin, qui l'embrassa.

Wilhelm, qui n'était déjà pas content, trouva la cantate mal chantée ; comme Aladin retournait à son siège, Wilhelm s'avança à son tour vers le chef d'orchestre et



Est-ce que je t'ai fait bien mal ? (Page 394, col. 2.)



le pria de lui accompagner une certaine ballade.... Le jeune musicien hésita, et l'un des commissaires alla prendre les ordres de la grande-duchesse, cet incident n'étant pas dans le programme de la fête.

« C'est le petit Manfred, dit-on; il n'a pas de voix,

mais si cela peut le consoler d'avoir un si vilain costume, qu'on le laisse chanter.... »

Et la duchesse se remit à causer sans écouter la ballade. Pourtant Wilhelm, après avoir soulevé légèrement la barbe de son masque, comme l'avait fait



Rends-moi mon masque, dit-il à l'ours blanc. (Page 398, col. 2.)

Manfred, Wilhelm, dis-je, pour se dédommager du triste personnage qu'il avait joué, chanta avec beaucoup d'âme et de charme, mais les petites demoiselles n'étaient occupées qu'à critiquer l'étoffe, la forme et la

couleur de son vêtement; et les jeunes garçons, commençant à avoir faim, regardaient si l'on n'apportait pas quelque chose de substantiel. De leur côté, les commissaires, n'ayant pas reçu l'ordre d'applaudir, la



Souffres-tu, mon fils? (Page 398, col. 2.)

ballade passa au milieu de la froideur générale. Cette fois, Wilhelm se sentit profondément humilié; son amour-propre s'exalta, et comme il dansait avec beaucoup de grâce, ce qui jetait généralement toutes les dames de la cour dans le ravissement, l'orchestre fai-

sant précisément entendre un joli air de mazurke, les petits couples se mettant de nouveau en branle, il saisit presque de force une fillette plus timide que les autres et s'élança au milieu du cercle déjà formé.... A sa grande déception, personne ne parut cette fois le re-



marquer, si ce n'était pour le gratifier de quelques coups de pieds afin de lui faire céder la place.

« Fi ! le laid ! il nous gêne ; qu'il s'en aille danser plus loin, » lui cria une petite marchande d'oranges.

Et toutes les autres de répéter en chœur et en riant aux éclats :

« Fi ! le laid ! »

Il s'arrêta donc découragé.

« Pauvre Paillasse ! murmura à voix basse sa petite danseuse ; ils sont méchants, ne les écoute pas. Tiens, voici un bonbon que j'avais gardé. »

Wilhelm prit le bonbon, le paya d'une larme qui coula silencieuse par-dessous son masque, et jura mentalement qu'elle serait son amie, celle qui était bonne pour lui sans le connaître et malgré son vilain habit.

Wilhelm avait reçu une leçon qui devait être ineffaçable, et profiter sans doute plus tard au peuple qu'il aurait à gouverner.

#### IV

A un certain signal, tout le petit monde se rassit. Aladin frotta sa lampe, et, le plancher s'étant entrouvert, il en descendit une table splendide couverte d'un ambigu magnifique. Cette fois, ce furent des trépidations qui éclatèrent. On lisait sur les bulletins placés dans les assiettes : Ours blanc, Chaperon rouge, Chat botté, Flore, etc. L'attention avait été poussée jusqu'à placer l'ogre au beau milieu de la table, en face d'Aladin. Sur son assiette était posé un pain de quatre livres en guise de flûte.

Pendant le tumulte occasionné par le placement à table, la grande-duchesse, fatiguée sans doute, se retira dans son appartement avec ses dames, après avoir fait faire aux commissaires et aux domestiques toutes sortes de recommandations au sujet du repas. Wilhelm avait attendu ce moment avec grande impatience ; on allait se démasquer, et il se vengerait alors de l'indifférence générale. Le hasard l'avait placé auprès de l'ours blanc, c'est-à-dire de son ami Frank, qu'il se repentait d'avoir négligé pour Manfred le trompeur. De l'autre côté de Wilhelm était précisément assise la petite fille qui avait dansé avec lui. Au moment où le signal d'ôter les masques allait être donné, la fillette fit sauter par-dessus sa tête une écharpe de gaze qui lui couvrait les épaules et dont elle voulait se débarrasser ; l'ornement léger alla s'enflammer au candélabre placé devant elle sur la table ; le feu courut rapide jusqu'à la robe de l'enfant, et en un moment il l'enveloppa tout entière.

Un cri général retentit dans le salon ; la table fut abandonnée, les sièges renversés.... En quelques minutes la salle avait changé d'aspect du tout au tout ; c'était un pêle-mêle, un sauve-qui-peut désolé, car les portes étaient fermées. Il y avait des enfants par terre, pleurant, errant, épouvantés, appelant leur mère ; quelques-uns étaient montés sur les banquettes.... La nappe du festin flambait lentement entre les plats, les pyramides de fruits et les fleurs ; personne ne songeait à l'éteindre, car le feu avait gagné d'une robe légère à l'autre, et quatre pauvres petites créatures se roulaient ou étaient roulées sur le parquet.... Quelques enfants, courageusement généreux, s'étaient brûlés les cheveux, les mains ou le visage, en s'efforçant à leur manière de porter secours aux incendiés ; mais, il faut l'avouer, la majorité, non attaquée par le feu, s'était sauvée le plus loin possible.

Au premier moment d'effroi, les quatre commis-

saires, s'élançant sur Aladin placé à peu de distance d'une robe enflammée, l'avaient enlevé presque de force et transporté hors de la salle. Quant à Wilhelm, après la première seconde de stupeur, il avait arraché la robe de sa voisine, l'avait jetée par terre et entourée de ses bras pour éteindre le feu qui entamait sa jupe de dessous. Il ne s'apercevait pas que la flamme avait gagné son propre costume. Frank, le premier, qui le vit, l'enveloppa de sa peau d'ours, ce qui étouffa rapidement le feu. Dans la bagarre, le masque du prince tomba, et son sauveur, en le reconnaissant, poussa une exclamation d'étonnement.

« Tais-toi ! murmura Wilhelm, et remets-moi mon masque. »

Pendant ce temps, les domestiques qui devaient servir à table avaient arraché les épais rideaux des fenêtres pour les jeter sur les autres petites filles incendiées. Tout danger paraissait avoir disparu, on en était quitte pour quelques brûlures douloureuses, mais non graves, quelques contusions légères et de très-grandes frayeurs. Quant à la nappe, qui continuait à brûler lentement, deux ou trois seaux d'eau allaient l'éteindre.... A ce moment, la grande-duchesse se précipita dans le salon.

« Mon fils ! mon enfant ! où est-il ? »

A cet appel, les domestiques, qui avaient vu enlever le jeune Aladin, restèrent étonnés, et les enfants le cherchèrent des yeux. Wilhelm abandonna sa protégée, à laquelle on faisait respirer des sels ; il courut à sa mère, lui parla bas, l'entraîna et disparut avec elle....

Une heure après, tout était rentré au palais dans l'ordre accoutumé. Les voitures s'étaient éloignées, emportant les victimes du désastre et les spectateurs effrayés.

Wilhelm était couché sur le divan d'un boudoir, les mains soigneusement bandées ; il contemplait tour à tour trois objets singuliers appendus vis-à-vis de lui sur la tenture de la petite chambre ; c'était le costume d'Aladin, celui de Paillasse, et au milieu des deux la peau de l'ours blanc.

« Souffres-tu, mon fils ? demanda la grande-duchesse, un peu inquiète de son silence.

— Non, mère, presque pas.

— Bien sûr?... A quoi penses-tu en regardant si attentivement ces trois costumes que tu as désiré garder attachés là ?

— Je pensais qu'à son retour, mon père rirait de moi quand vous lui raconteriez mon histoire.

— Il ne rira pas quand il apprendra que tu t'es brûlé les doigts en voulant sauver une enfant.

— Vous lui direz aussi, n'est-ce pas, que sans l'ours blanc vous n'auriez peut-être plus de fils. »

La grande-duchesse serra Wilhelm sur son cœur.

« Voyez-vous, chère maman, le costume de Paillasse me rappellera toujours qu'il ne faut pas se fier à ceux qui vous flattent, et je vous jure qu'on ne m'y reprendra plus. » Mme JULIETTE CUVILLIER FLEURY.

#### L'ARAIGNÉE.

Un jeune garçon étant venu dans une vigne avec son père, aperçut une abeille prise dans la toile d'une araignée. Déjà l'araignée ouvrait ses pinces menaçantes pour étouffer l'abeille, mais l'enfant délivra l'abeille, et il détruisit en même temps le tissu de l'araignée.



Son père, qui l'avait observé, lui dit :

« Comment peux-tu, mon fils, faire si peu de cas de l'industrie et détruire un tissu fait avec tant d'art ? N'as-tu pas vu avec quelle régularité admirable étaient disposés les fils légers de cette toile ? Comment as-tu été tout ensemble si compatissant et si dur ? »

L'enfant répondit :

« L'industrie de l'araignée n'est-elle pas une industrie malfaisante ? Son habileté ne lui sert-elle pas seulement pour la destruction et pour le meurtre ? L'abeille au contraire recueille le miel et la cire dans ses alvéoles. Voilà pourquoi j'ai délivré l'abeille et détruit le tissu de l'araignée. »

Le père approuva ce jugement d'une simplicité naïve :

« Oui, dit-il, le talent et l'habileté cessent d'être dignes de notre estime lorsqu'ils sont dirigés par l'égoïsme, et ne servent qu'à nuire. Mais, poursuivit le père, peut-être as-tu été injuste envers l'araignée ; songe donc que pendant que nos raisins mûrissent, elle les protège contre les mouches et les guêpes au moyen du tissu qu'elle file tout auprès. »

— Est-ce bien pour protéger nos raisins ? dit l'enfant, n'est-ce pas plutôt pour assouvir sa soif de sang ?

— A la vérité, répond le père, il est probable qu'elle s'inquiète fort peu de nos raisins.

— Oh ! alors, dit l'enfant, le bien qu'elle fait sans le vouloir est un bien sans mérite, car la bonne intention seule fait le mérite des actions.

— C'est bien vrai, répartit le père, et la reconnaissance pour des services tels que ceux que nous rend l'araignée, n'est due qu'à la Providence, qui sait faire servir à la conservation de ce qui est bon et utile, même ce qui est nuisible et hostile. »

Ensuite le jeune garçon demanda à son père pourquoi les araignées demeuraient solitaires dans leur tissu, pendant que les abeilles vivaient en société et travaillaient en commun.

« Les araignées devraient aussi, disait-il, faire ensemble un grand réseau. »

— Cher enfant, répondit le père, il n'y a d'union durable qu'entre ceux qui se réunissent pour une bonne fin, et dans une intention utile. Une association formée par la malice et l'égoïsme porte en elle un germe de destruction ; la sage nature a voulu nous donner cette leçon en ne permettant pas aux animaux malfaisants de s'associer pour nuire. »

Comme ils s'en retournaient au logis, le jeune garçon, que cette réflexion avait frappé, dit :

« Aujourd'hui, ce vilain insecte m'a pourtant fourni l'occasion d'apprendre quelque chose. »

— Pourquoi pas ? répondit le père ; il n'est rien dans la nature qui, bien étudié, ne puisse contribuer à notre instruction. » K.

## VARIÉTÉS.

### FONDATION DE CONSTANTINOPLE.

Le premier empereur chrétien, Constantin, ne voulut pas conserver pour sa capitale Rome, où subsistait encore le culte des faux dieux. Il fonda une autre capitale sur les bords du Bosphore, entre l'Europe et l'Asie, dans la plus admirable position qu'une grande

ville puisse occuper. Il donna son nom à cette ville, qu'il fit construire sur l'emplacement de l'ancienne Byzance. Constantinople se trouvait assez loin des frontières pour n'avoir pas trop à craindre des attaques de l'ennemi, assez près d'elles pour les surveiller et les défendre.

Les constructions commencèrent en 326 : dès l'année 330, Constantin inaugura cette nouvelle capitale de l'Empire ; il y fit une entrée triomphale ; la population l'accueillit avec des palmes et des fleurs. A. L.

### LE LAC DE GENÈVE.

Qu'on se représente une vaste plaine d'eau qui a tout le brillant du cristal et le poli de la glace, tel est le lac Léman ou le lac de Genève. Du côté de la Suisse, ses bords s'élèvent en terrasses couvertes d'une quantité de villes, de villages, de hameaux, de maisons de plaisance, de châteaux et de bosquets, dont les images se marient à l'azur des eaux qui les réfléchissent. Un vent frais amène des courants d'air parfumés de tous les baumes végétaux du Jura et des Alpes. Les clochers de Genève et de plusieurs autres villes et villages s'élèvent dans les airs ; mais que leurs pointes sont basses en comparaison des cimes de ces montagnes qui terminent l'horizon et se perdent dans les nues !

On évalue la longueur du lac à quatorze ou quinze lieues ; sa plus grande largeur est de trois lieues et un quart, et sa surface de trente lieues carrées. Il a peu de profondeur auprès de Genève ; mais, à la distance d'une lieue, il devient plus profond. Ses eaux sont très-claires, excepté à l'endroit où le Rhône s'y jette au sortir du Valais. Là s'ouvre un bassin creusé par la nature, et où le fleuve se repose et se dépouille du limon dont il était chargé.

Le fond du lac est trop pur et ses eaux sont trop claires pour qu'il soit très-poissonneux ; mais, en revanche, les poissons qu'on y pêche sont excellents. Les truites et les perches du lac Léman sont si renommées, qu'on les envoie, durant les grands froids de l'hiver, même jusqu'à Paris et à Berlin. DEPPING.

### LE RENARD ET LE CORBEAU.

FABLE.

Maître corbeau sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître renard par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »  
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et, pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »  
Le corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE.





Ayuntamiento de Madrid  
Le renard et le corbeau